

CHAPITRE 1

Le grand départ

Le grand jour était arrivé. Pas celui de mon mariage avec une vedette riche et célèbre. Ni celui où j'allais enfin terminer le jeu *Universe Invader IV* sans que mon père me demande de descendre les poubelles au moment où je finissais le dernier tableau. Non, je parle du jour maudit où j'allais devoir dire adieu à ma jeunesse insouciante en entrant au collège des Bois-Noirs, l'établissement scolaire dont le seul nom fait frémir d'effroi les délinquants les plus endurcis.

On était début janvier. Le 4, pour être précis. Dans toutes les écoles de la planète, même dans les coins les plus reculés de la Mongolie, personne ne recommence les cours avant le 7. Mais au collège des Bois-Noirs, on ne veut pas perdre une précieuse journée pour vous faire souffrir.

Pendant que Vincent et Arthur, mes anciens camarades de classe, s’amuseraient avec les nouveaux jeux vidéo qu’ils avaient reçus à Noël, moi, j’irais affronter des monstres en chair et en os dans la réalité. C’était le sort que le destin m’avait choisi et je devais m’y résigner.

Il faisait un froid glacial lorsque nous sommes sortis ce matin-là, mes parents et moi, pour nous rendre à la voiture. Il était si tôt qu’il faisait encore noir. J’avançais lentement sous la lumière glauque du lampadaire. À chaque pas que je faisais, j’entendais le crissement de la neige, mais aussi celui du pantalon couleur de vase moisie que j’étais obligé de porter. Le tissu de cet abominable uniforme scolaire était si rêche qu’on aurait dit du papier sablé. Et le chandail ridicule qui l’accompagnait aurait été tricoté avec de la laine d’acier que ça ne m’aurait pas étonné.

J’avais une tête d’enterrement et mon père, un sourire forcé qui devait lui geler les dents. Même ma mère, qui pourtant m’avait inscrit de son propre chef dans cet internat sinistre, avait la gorge nouée en déposant ma valise dans le coffre de l’auto. Quand elle l’a refermé, elle m’a pris par les épaules.



– Je te le promets, Patrick. Si ton comportement est exemplaire, tu pourras retourner à l’école du quartier dès septembre.

Elle a repoussé une larme avec la poignée de son sac à main. J’ai profité de son petit moment de faiblesse et j’ai joué le tout pour le tout en lançant d’un ton dramatique :

– Si je survivais jusque-là, oui...

J’espérais que l’image de son fils mort parviendrait à la faire renoncer à son projet éducatif, mais c’était sans compter son caractère entêté. Il est aussi facile de faire changer ma mère d’idée que de cacher un tracteur dans un beurrier. Plutôt que de l’attendrir, ma réplique a semblé fouetter sa détermination.

– Ne dis pas de bêtises, Patrick. Personne n’est mort d’avoir été contraint à un peu de rigueur et de discipline.

– Tu vas voir, six mois, c’est vite passé, a ajouté mon père. Et puis, il ne faut pas croire tout ce qu’on dit.

Il m’a fait un clin d’œil.

– Je suis sûr que les professeurs ne sont pas tous armés d’un fouet.



Qu'est-ce qu'il en savait, hein? Est-ce qu'il l'avait fréquenté, lui, ce collègue? Bon, moi non plus, c'est vrai. Mais j'en avais tellement entendu parler que c'était comme si j'y avais passé toute mon enfance. Le cousin du voisin de la tante de Vincent y était allé, lui. Il nous avait tout raconté. Enfin, pas à moi directement, mais presque. Il en avait fait le récit à son cousin, qui l'avait répété à sa voisine, qui l'avait transmis à Vincent. Peut-on avoir une source plus fiable? Et ça, c'est sans compter tous les autres témoignages que d'autres camarades de classe m'avaient rapportés.

Pour être honnête, je dois avouer que ce n'est pas totalement de leur plein gré que mes parents m'avaient inscrit dans cette prison scolaire au fond des bois. C'était la conséquence d'une menace qui n'aurait jamais été mise à exécution si la malchance ne s'était pas acharnée sur moi avec autant d'énergie. Je résume les faits pour ceux qui ne seraient pas au courant.

À mon dernier anniversaire, mon oncle Bernard m'a offert un serpent sans prendre la peine de consulter mes parents au préalable. Cette initiative a fortement contrarié ma mère,



peu portée sur l'élevage des animaux sauvages. (La preuve, c'est qu'elle était prête à m'envoyer en pension!) Sur le coup de la colère, elle m'a alors lancé cette tirade insensée, le genre de phrase qu'on dit sans penser une seconde qu'elle pourrait un jour se concrétiser: «Je te préviens, Patrick. Si jamais il arrive quoi que ce soit à cause de ce serpent, je t'envoie en pension au collège des Bois-Noirs!»

Malheureusement, les choses ont un peu dégénéré avec Sylvain. (C'est le nom du serpent que mon oncle m'avait offert.) Pour dire la vérité, même les journaux ont parlé de la catastrophe que nous avons provoquée, tonton, Sylvain et moi. Comme ma mère a pour principe de n'avoir qu'une seule parole, je me suis retrouvé inscrit sur la liste des condamnés à purger leur peine dans cette satanée école.

J'ai tout fait pour éviter ma sentence. J'ai plaidé la légitime défense, le droit des enfants à une vie sans violence, la fin du monde imminente. Ça n'a servi à rien. J'ai énuméré toutes les rumeurs qui couraient sur cet établissement centenaire. Aussi bien souffler dans un rouleau d'essuie-tout en dansant la



claquette. À tous mes arguments, ma mère répliquait qu'elle m'avait prévenu.

Pour me rassurer, mon père brandissait le dépliant promotionnel du collège, vantant les mérites de ses installations historiques et l'efficacité de ses méthodes traditionnelles d'éducation. Tout irait bien, répétait-il. Je reviendrais grandi de cette expérience.

Mais je n'avais pas l'intention d'y grandir longtemps. Je n'avais même pas l'intention d'y grandir du tout. J'étais prêt à rester petit, s'il le fallait. Mon but était d'en sortir le plus vite possible. Il ne s'agissait que de trouver par quel moyen.

Par bonheur, mon oncle Bernard, le jumeau de mon père, qui se sentait un peu responsable de ma condamnation, s'était fait embaucher comme surveillant dans ce même collège. (Il faut dire également qu'il avait perdu son emploi d'agent immobilier, après la fameuse affaire des serpents...) Il m'avait promis de faire tout ce qui était possible pour m'alléger la vie.

En tant que surveillant, il me « surveillerait », comme il disait en faisant le célèbre clin d'œil

des jumeaux Dubois. Vu comme ça, ça a l'air rassurant. Mais quand on connaît bien mon oncle, ça peut aussi être inquiétant.

Le trajet jusqu'à la sombre forêt où mes parents allaient bientôt m'abandonner s'est fait dans un silence mortel. Le seul bruit qu'on entendait dans la voiture, à part celui du moteur, c'est celui de ma déglutition chaque fois que je pensais à l'avenir qui m'attendait. J'ai bien failli me faire une entorse à la glotte en apercevant les grilles de métal qui délimitaient le terrain du collège. La vue de cette clôture hérissée de piques anéantissait les rêves d'évasion que je caressais dans mes moments de désespoir. Je suis convaincu que lorsque le gardien bossu a ouvert les portes grinçantes pour nous laisser passer, maman regrettait autant sa décision que moi la disparition de Sylvain. J'aime à croire qu'elle s'est alors promis de prendre exemple sur mon serpent et de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de me menacer d'infamies.

L'auto a roulé sur un petit chemin bordé d'épinettes noires. Je me suis demandé si c'étaient les élèves qui s'occupaient du déneigement.

Je me voyais, avec ma pelle, seul dans la nuit, m'écroulant d'épuisement avant d'atteindre la route. J'étais en train d'imaginer mes funérailles et mes parents rongés de remords quand on est arrivés devant le collège.

Papa a garé la voiture derrière le bâtiment principal, une espèce de manoir lugubre troué de rares fenêtres.

– C'est là, a dit maman, en ouvrant sa portière.

– Eh oui, a confirmé papa, debout dans le stationnement.

Maman a agité les documents qu'elle tenait à la main. On voyait à leur état qu'elle les avait triturés tout au long du trajet.

– C'est différent des photos, a-t-elle marmonné, en constatant à quel point le collègue avait l'air délabré.

Mon père, les sourcils froncés, a ajouté :

– La brique est d'époque... On dirait que le toit aussi...

– Ça lui donne beaucoup de cachet, l'a coupé ma mère.

– Avec un peu de chance, tout va s'écrouler avant la fin de l'année, ai-je lancé, plein d'espoir.

Ma mère a fait semblant qu'elle ne m'avait pas entendu. Elle a simplement brandi ses papiers en disant :

– Le règlement interdit aux parents de circuler dans l'école. Tu dois te présenter tout seul à l'accueil.

J'ai tourné la tête dans la direction qu'elle m'indiquait. À l'extrême droite du bâtiment, il y avait une porte grillagée à côté de laquelle on avait collé un carton. On pouvait y lire, écrit au feutre :

ACCUEIL DES ÉLÈVES

Quelque chose qui ressemblait à un bouledogue habillé avait le nez collé à la vitre derrière les barreaux. La créature regardait dans notre direction d'un air méfiant. Cette vision ne correspondait pas tout à fait à ma définition personnelle du mot *accueil*.

Maman s'est approchée de moi.

– On va devoir se quitter ici, mon chéri.

Elle a souri comme si elle avait une crampe abdominale et m'a pris dans ses bras pour éviter que je ne la voie se mordre les lèvres.

– À bientôt, mon cœur. Tout va bien aller, tu vas voir.

Je sentais à son ton qu'elle essayait de se rassurer elle-même. Mais vu qu'elle me serrait toujours comme si j'étais un tube de dentifrice dont elle essayait d'éjecter les derniers millilitres, j'ai bien compris qu'elle n'était pas arrivée à se convaincre, elle non plus.

Comme elle ne me lâchait toujours pas, papa l'a contournée pour venir se placer devant moi. Il a voulu dire quelque chose, mais il ne trouvait visiblement pas les mots. Puis, un éclair a traversé son regard et il a sorti un papier chiffonné de la poche de son manteau. Prévoyant, comme toujours, il y avait noté par écrit les raisons que j'avais de me réjouir de ma nouvelle situation, au cas où elles ne lui viendraient pas spontanément à l'esprit une fois rendu sur place.

Il a commencé à les énumérer d'une voix hésitante :



– Tu vas vivre à la campagne. Tu vas te faire de nouveaux amis. Tu n'auras plus à descendre les poubelles... Tu...

Conscient que ses arguments manquaient de force devant un mur de briques abîmé et un bouledogue enragé, il a replié son papier et l'a remis dans sa poche. Puis, il a posé sa main sur mon épaule et a conclu, d'un ton plus assuré :

– Et puis, tu ne seras pas seul. Ton oncle Bernard sera là, avec toi.

Maman a soupiré.

– S'il parvient, par miracle, à garder son poste de surveillant...

Mon père lui a lancé un regard noir pour cette réplique qui ruinait son argumentation. À la décharge de maman, je dois admettre que le frère jumeau de papa garde rarement ses emplois très longtemps.

C'est à ce moment exact qu'on a entendu un bruit en provenance du côté opposé du bâtiment. Celui au-dessus duquel il était écrit :

CANTINE



Maman a immédiatement relâché son étreinte et m'a embrassé une dernière fois avant de me souhaiter bonne chance. Le temps que papa me serre dans ses bras, maman était assise dans la voiture et avait déjà bouclé sa ceinture de sécurité. Elle a baissé la vitre pour lancer :

– Tu viens, Bertrand ?

Papa m'a dit qu'il m'aimait et qu'on se reverrait bientôt. Puis, l'air inquiet, il a couru s'installer derrière le volant.

Il est vrai que des cris nous parvenaient maintenant de la fenêtre de la cuisine, laissant présager le pire. Dans ma famille, tout le monde sait que lorsqu'une catastrophe survient, il y a de fortes chances que tonton y soit pour quelque chose.